



Invitation au voyage

L'atterrissage à Saint-Barth est assez sportif, la piste très courte est coincée entre la mer et une colline ventée. Si l'avion ne se pose pas suffisamment tôt, il finit sur la plage.

L'aéroport est un lieu très fréquenté... Attraction et distraction assurées... !

Pour moi qui n'ai jamais voyagé, le Saint-Barth de cette époque est un véritable choc.

C'est le paradis tel que je l'avais imaginé...

De magnifiques plages de sable blanc succèdent à des pointes rocheuses au milieu d'une végétation luxuriante. Les vers de Baudelaire prennent tout leur sens dans cet univers : « *Là tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté* ».

La côte déserte de Toiny, la vue plongeante sur la baie du Gouverneur, ou encore les naïades du petit matin qui se baladent sur la plage naturiste des Salines font de cette île un endroit complètement inoubliable.

Les habitants de Saint-Barth au début des années 80 participent également à l'exotisme particulier qui règne ici. C'est la seule île « blanche » des Caraïbes. La population locale, d'origine bretonne ou normande affiche un taux de consanguinité relativement élevé. Les « babaths » ressemblent un peu à des paysans bretons pas mal allumés qui auraient gagné au loto.

Saint-Barth n'est pas encore à cette époque ce repaire à gros ricains en vacances qu'il deviendra par la suite, mais je sens déjà la puissance du dollar qui commence à déferler sur ces côtes sauvages. Les jeunes français sont un peu considérés ici comme des travailleurs immigrés qui font des petits boulots. Je me fais donc embaucher pour repeindre les chaises d'un restaurant ou pour faire un peu de ménage sur les plages. C'est toujours très bien payé, heureusement car la vie ici coûte un bras.

Yves Lacoste un copain arcachonnais de Jean-Mi est prof^o de tennis dans un hôtel rempli de touristes bedonnants, il est arrivé sur l'île en même temps que Jean-Mi, mais lui, il est resté. Il connaît parfaitement les coutumes locales et m'aide à m'intégrer parmi les habitants si particuliers de ce petit bout de terre.

Le deal de cocaïne ou d'autres substances interdites est déjà très présent sur l'île et contamine pas mal les rapports humains. Je me tiens rapidement à l'écart de ces gens à l'avenir incertain pour profiter au maximum de ce premier voyage.

C'est vraiment étonnant une île complètement blanche en plein coeur des Caraïbes. On ressent chez les Babaths ce racisme latent contre les minorités qui ne sont pourtant pas présentes sur son territoire. Un peu comme le paysan français qui ne voit des arabes qu'à la télévision mais qui vote LePen par peur de l'étranger.

« Les racistes sont des gens qui se trompent de colère » disait le président Senghor. Cette maxime a toujours été mon crédo, je me sens très proche d'Aymé Césaire l'apôtre de la négritude. Mes idoles c'est



aussi bien Cassius Clay, le rebelle à « grande gueule » que Bob Marley, le prophète rasta ou encore Nelson Mandela, l'opprimé de Robben Island.

Même si les paysages de Saint-Barth sont magiques, ses habitants sont décevants et ressemblent aux extrémistes de droite qui commencent à émerger en métropole ce qui gâche, il faut bien le reconnaître, le plaisir d'être là. Heureusement ce premier voyage me permet de faire la rencontre de Chrystelle qui va me faire oublier durant quelques semaines mes aspirations droit-de-l'hommistes.

C'est une grande et belle métisse qui habite et travaille à Saint-Jean dans le premier hôtel de l'île : « *l'Eden Rock* ». Je prends donc tout naturellement mes quartiers dans un des bungalows

attenants réservés au personnel. Dans ce merveilleux endroit construit sur un rocher au milieu de la baie, flotte un air de liberté et de plénitude. J'ai le sentiment pour la première fois de ma vie d'être totalement en accord avec les éléments naturels qui m'entourent.

La tempête tropicale de novembre 83 fût un grand moment. Nous sommes restés enfermés soixante-douze heures à *l'Eden Rock*, au milieu des vents violents et des rafales. La peur et les sentiments amoureux peuvent parfois faire un doux mélange très excitant.

Saint-Barth reste à ce jour un de mes plus beaux souvenirs de voyage.

C'est complètement déphasé, pieds nus et en bermuda que j'atterris à Mérignac au début du mois de décembre. Je dois dire que mon père eut un choc en me voyant dans cet accoutrement improbable en plein hiver. Après ces trois mois passés à Saint-Barth, il me fallut un certain temps pour retrouver mes esprits. Heureusement nous avons immédiatement prit la route du Pla-d'Adet.

Le grand Jacques, comme à son habitude, a fait les choses bien. La salle de jeu s'est transformée en un petit restaurant d'une trentaine de places.

Je découvre avec stupeur ma « chambre », juste à côté du frigo au fond de la cuisine. Mon père a imaginé un petit lit escamotable tout à fait cocasse. Après les grands espaces de Saint-Barth l'atterrissage est sévère. « *Le confort abîme les gens* » disait Georges Brassens... et bien là, je suis à l'abri !

Les retrouvailles avec Jean-Mi et tous les potes de la saison précédente ont tôt fait de me faire oublier mon logement spartiate. La bonne humeur et la fraternité règnent dans notre petit univers, nous avons relevé nos manches et nous nous sommes mis au travail.

Le petit restaurant est décoré avec goût et Jean-Mi a fabriqué une magnifique gitane en bois, grandeur nature dont les volants de la robe vont du lever au coucher du soleil. Elle nous a servi d'enseignes pendant plusieurs années.

Je passe toutes les journées ensoleillées au ski et mes soirées en boîte de nuit. L'idée de rentrer dormir près du frigo me fait traîner dehors le plus longtemps possible... son moteur se déclenche toutes les demi-heures et j'ai l'impression de dormir à côté d'un avion. J'en arrive même à draguer exclusivement les filles qui ont un appartement.

Malgré ces petits désagréments la saison est passionnante, on vit un peu les uns sur les autres mais contrairement à ce qu'on pourrait croire la promiscuité renforce nos liens. Je suis profondément heureux d'avoir pu vivre cette période si proche du grand Jacques...

On enchaine rapidement sur la saison d'été 1984 et je reprends mes habitudes royannaises entre mes parties de poker, mes sorties nocturnes et mon travail au restaurant.

Durant cet été là, je fais la connaissance de Riva, il se produit tous les soirs sur le front de mer

dans un groupe reggae nommé « Djimbo ». Son vrai prénom est Mohamed, mais ses parents l'ont surnommé « riva » qui veut dire « *eau douce* », « *petite rivière* » en comorien. Ce surnom lui plait beaucoup, arrivé en France il décide de le garder.

Il est très beau, très élancé, un joli sourire barre son visage enfantin, il arbore en outre de magnifiques dreadlocks. Originaire d'Anjouan aux îles Comores, il a choisi au moment de l'indépendance de prendre



la nationalité française. Il se retrouve à Nantes vers 18 ans, logé chez de proches parents.

Avec quelques potes comoriens et africains, Riva a monté un groupe de reggae, et ils effectuent là, leurs débuts, en faisant la manche sur le front de mer. « Djimbo » remporte tous les soirs un franc succès, des centaines de personnes s'attourent pour assister à leur prestation endiablée pleine de percussions et de chants rastas. Riva est plus spécialement affecté aux Timbalés et au chant. C'est un show-man né.

Il dégage une sorte de magnétisme sur la foule et malgré son manque d'expérience de la scène, il a déjà un grand sens du spectacle.

Nous sommes rapidement devenus très proches. Nous passons le plus souvent nos après-midi ensemble, à draguer à droite, à gauche et à refaire le monde. Il a un succès fou avec les filles, il n'a pas besoin de parler, son sourire lui suffit, c'est un grand taiseux en dehors de la scène.

C'est également vers cette époque que je rencontre mon amie Catherine, une gynécologue fraîchement débarquée à Royan. Je fais appel à ses services afin d'enrayer une épidémie de « chaude-pisse » qui sévit à l'intérieur du groupe. Elle voit ainsi défiler dans son cabinet tous les musiciens de Djimbo. Elle en garde, j'en suis sûr, un souvenir ému !



À la fin de la saison d'été, Riva me propose de le suivre à Nantes et d'habiter avec lui dans son petit appartement, rue de l'Ouche de Versailles. Il fait remarquablement la cuisine et je découvre grâce à lui des recettes comoriennes délicieuses, mais épicées à la folie. Regarder Riva manger, c'est toujours un spectacle ! Il a de grosses gouttes qui dégoulinent de son front, c'est très impressionnant.

Il me parle longuement avec chaleur et émotion de son pays. Il me raconte aussi le passage de Bob Denard et de ses mercenaires qui ont mis les îles Comores en coupe réglée. Ce qui m'inspirera quelques années plus tard la chanson « Coup d'état »,

*Bob Denard et ses hommes ont pillé les Comores
Frenchy, coup d'état
Frenchy, coup d'état !*

*Armés jusqu'au trognon
De vrais soldats de plomb
Terrorisent la population
Prennent le pouvoir de la nation*

*Frenchy, coup d'état
Frenchy, coup d'état...*

Riva m'initie aussi aux musiques de l'océan Indien. C'est à cette époque que je découvre Danyèl Waro, Granmoun Lélé, Baster, et surtout le plus grand artiste de la scène musicale comorienne actuelle : Maalesh (en arabe : « *ce n'est pas grave* »). Petit à petit je me familiarise avec « le maloya », ce blues gueulé par les esclaves dans les champs de canne à sucre de l'ex-île Bourbon.

Nous passons nos journées à traîner en ville et le soir on va draguer dans les bars, dans les salles de concert, quand il a des potes qui se produisent.

« Djimbo » vient de se former et comme Riva s'occupe du management, je découvre grâce à lui les studios d'enregistrement et tout l'univers musical nantais. C'est une période riche d'enseignements et de rencontres.

Au mois de décembre je suis rappelé à l'ordre par le grand Jacques. Une nouvelle saison d'hiver m'attend près du frigo !

Je quitte donc avec regrets mes nouveaux potes, mais cette courte expérience m'a cependant laissé entrevoir de nouveaux horizons.